

4 OCTOBRE > ROMAN France

Jean s'en va t'en guerre

1914, cinq hommes, une femme, *Chemin des Dames* et du drame, 14 marque le grand retour à la fiction de Jean Echenoz.



Il est enfin de retour. Depuis le trop sous-estimé *Au piano* (Minuit, 2003) et après une triple et féconde « parenthèse » biographique (*Ravel* en 2006, *Courir* en 2008 et *Des éclairs* en 2010), Jean Echenoz n'avait plus abordé aux ri-

vages de la fiction. C'est chose faite avec ce 14, un tantinet étique, par lequel l'auteur démontre tout de même brillamment ne pas avoir perdu sa capacité à se jouer des codes du récit de genre. En l'occurrence, celui de guerre, celle de 14 donc, qui, de Barbusse à Claude Simon et de Cendrars à Japrisot (on en passe et de tout aussi bons), témoigne dans nos bibliothèques combien la littérature est pour le massacre quelque chose de l'ordre du retour du refoulé.

Cette fois-ci, c'est l'histoire de cinq hommes qui partent à la guerre. Et d'une femme qui attend. Un enfant et le retour de deux d'entre eux. Quelque part en Vendée, Anthime et Charles, aussi différents dans la vie que peuvent l'être deux frères que ne réunirait nulle fraternité, répondent ensemble à l'appel du drapeau. Rejoints par trois camarades, Bossis, Arcenel et Padioleau, ils sont envoyés sur le front des Ardennes. Et pendant ce temps-là, Blanche Borne, la fille de riches chausseurs, promise à Charles et qui pense à Anthime, passe le temps en feuilletant des livres de Marc Elder et en se promenant dans les rues de sa ville. La vie n'est pas simple, mais la mort, bonne fille, se chargera de simplifier tout ça.

Et puis quoi ? Ça se voit, ça se lit, qu'il n'y croit plus vraiment, au roman. Que dans son monde désormais désert, il n'y a plus de place que pour la tristesse (aussi discrète qu'insondable), l'Histoire (mine de rien, il ne manque pas un bouton de culotte à ces soldats, une mitrailleuse à ces avions) et le style, l'ainé de ses soucis. Livre après livre, un peu plus aérien, mélancolique, lapidaire, Jean Echenoz est le grand styliste de ce temps. Une phrase, une seule, pour l'exemple et expliquer que le monde est question de point

HELENE BAMBERGER/ÉDITIONS DE MINUIT



Livre après livre, un peu plus aérien, mélancolique, lapidaire, Jean Echenoz est le grand styliste de ce temps.

de vue : « Une balle traverse douze mètres d'air à sept cents d'altitude et mille par seconde pour venir s'introduire dans l'œil gauche de Noblès et ressortir au-dessus de sa nuque, derrière son oreille droite et dès lors le Farman, privé de contrôle, reste un moment sur son erre avant de décliner en pente de plus en plus verticale et Charles, béant, par-dessus l'épaule affaissée d'Alfred, voit s'approcher le sol

sur lequel il va s'écraser, à toute allure et sans alternative que sa mort immédiate, irréversible, sans l'ombre d'un espoir – sol présentement occupé par l'agglomération de Jonchery-sur-Vesle, joli village de la région de Champagne-Ardenne et dont les habitants s'appellent les Joncaviduliens. »

Pour le reste, Echenoz, pur virtuose qui opposait à l'inflation de la « littérature du je » celle du jeu, nous laisse comme des enfants à un goûter d'anniversaire un peu chiche, réclamant en vain, à un magicien, un dernier tour. OLIVIER MONY

Jean Echenoz

14

MINUIT

TIRAGE : 40 000 EX.

PRIX : 12,50 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-7073-2257-9

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782707 322579

26 SEPTEMBRE > CAHIER ET CARNET France

Le retour du hussard

MASSIN/LES CAHIERS DE L'HERNE



Roger Nimier

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, L'Herne propose un copieux « Cahier » Nimier ainsi qu'un petit volume de contes et nouvelles de l'auteur du *Hussard bleu*.



Roger Nimier est entré à plusieurs reprises dans la légende de la littérature française du siècle dernier. D'abord en publiant en 1948, alors qu'il a 23 ans, un premier roman brillant, *Les épées* (Folio), et d'autres dans la foulée. En délaissant ensuite pendant près de dix ans le genre romanesque à compter de 1953. Puis en disparaissant trop tôt, en septembre 1962, au volant d'une Aston Martin dans laquelle il roulait ce jour-là en compagnie de Sunsiaré de Larcône, jeune femme qui venait de faire paraître son premier roman, *La mes-sagère*, sous la couverture blanche de Gallimard.

Derrière Nimier le dandy, Nimier le Hussard, il y a une œuvre d'une quinzaine de volumes qu'un fort « Cahier de l'Herne » piloté par Marc Dambre vient éclairer. Ouvrage tenant volontiers le rôle de « passeur auprès du lecteur actuel » tout en revenant sur la trajectoire de l'auteur des *Enfants tristes* (Folio). L'ensemble des contributions permet de mieux saisir la complexité du personnage, en éclairant l'importance de l'amitié dans sa vie (notamment celles avec Jacques Chardonne, Stephen Hecquet et Antoine Blondin), son art du récit de guerre, de la chronique et de la critique littéraire. Voici pêle-mêle l'élève du lycée Pasteur de Neuilly et du lycée pour garçons de Saint-Brieuc, où sa professeure n'est autre que l'épouse de Louis Guilloux. Le jeune homme au visage un peu rond d'enfant prodige, avec l'air « grand, lourd et maladroit » dont se souvient Geneviève Dormann. Celui qui pouvait se montrer taquin,

pince-sans-rire, blessant en jouant de son esprit de contradiction. L'écrivain qui rate le prix Goncourt à cause de Colette. Le fils spirituel de Paul Morand, fasciné par l'œuvre parfaite de Larbaud. Le nomade, doué pour la comédie, la satire et la morale, qui rejetait l'humanisme. L'éditeur, avec un petit bureau chez Gallimard dont la fenêtre était à gauche de la porte de la rue Sébastien-Bottin. Et d'autres encore.

Styliste affuté, Roger Nimier a peu utilisé la courte distance. Pour juger de son tempo, on peut aujourd'hui relire *Les Indes galantes* qui ressort dans la collection « Rivages poche ». Et surtout ouvrir *Bal chez le gouverneur* qui propose quatre textes jamais encore recueillis. Le premier se déroule à Alger, où les élégantes de la ville se pressent chez le gouverneur et où une Nicole à la robe rouge croise Félix Beauchamps, ancien combattant qui pratique la pêche sous-marine, conduit vite et fume trop. Le deuxième, *Une forte tête*, a pour héros le charcutier Martin Gaston-Ferdinand, qui a quant à lui deux têtes : l'une pour la charcuterie, et l'autre pour la politique. Le troisième, *Le clavier de l'Underwood*, parle d'un journal, le *Bon petit Français du soir* et de l'une de ses secrétaires au « rang modeste mais utile ». Le quatrième et dernier, *A et E*, met enfin en scène un petit orphelin obligé de veiller sur son frère et sa sœur. Le tout donnant surtout envie de replonger dans les pages ciselées d'un homme trop pressé, aussi singulières que passionnantes. ALEXANDRE FILLON

Roger Nimier

Nimier

L'HERNE,
« LES CAHIERS »

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 39 EUROS ; 384 PAGES

ISBN : 978-2-85197-168-5



Bal chez
le gouverneur

L'HERNE,
« LES CARNETS »

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 9,50 EUROS ; 96 PAGES

ISBN : 978-2-85197-246-0



Sortie : 26 SEPTEMBRE

27 SEPTEMBRE > ALBUM France

A l'ami disparu



Parmi les diverses publications qui vont sans doute venir célébrer le 50^e anniversaire de la disparition de Roger Nimier – le 28 septembre 1962, à Garches, au volant de son « *Aston Martin fatale* »,

comme écrit Massin, ce petit livre mérite un sort privilégié. Intime, élégant, soigneusement conçu et maqueté – l'auteur demeure l'un des directeurs artistiques les plus inventifs de l'histoire de l'édition –, c'est l'hommage pudique de l'ami à l'ami, au collègue de bureau chez Gallimard où « *Roger* », mettant un temps entre parenthèses son œuvre personnelle, travailla activement de 1957 à 1962.

Naturellement, le livre se présentant comme un petit album en couleurs, la part belle est faite aux documents, Massin se contentant, avec une modestie qui l'honore, de faire le lien entre les images, d'évoquer quelques souvenirs personnels, sans jamais exagérer sa propre importance dans la vie de son ami. Contrairement à d'aucuns, apparemment, puisque, non sans malice, il évoque « *le petit monde des affabulateurs et des faux témoins* »

DR/RUE FROMENTIN



Massin

qui, *post mortem*, prétendent tous avoir vécu la dernière journée de Nimier sur cette terre ! Parmi la riche iconographie de ce *Roger (Nimier)*, certaines photographies sont inédites, comme celle qui sert de frontispice :

prise par Massin lui-même, on y voit Nimier souriant, posant assis sur l'aile d'une Rolls qui n'était pas sienne mais stationnait rue Sébastien-Bottin par hasard. A moins qu'elle n'ait appartenu à un autre auteur de la maison ! Il y a encore cette série de portraits en bras de chemise, prise dans son bureau. Les autres documents, dessins, caricatures, vraies fausses maquettes imaginées par le jeune homme facétieux (il est mort à l'âge de 37 ans), constituent des raretés.

Tout comme, en guise de finale, le très beau texte qu'Antoine Blondin, ami de toujours de Nimier, avait écrit pour les rabats de *D'Artagnan amoureux*, son dernier roman, paru posthume. Sur du papier d'écolier et au stylo à bille, sans repentirs ou presque, Blondin rend

hommage à l'écrivain surdoué qui s'apprêtait à faire son grand come-back en littérature avec un livre épatant, enlevé. Juvénile pour l'éternité.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Massin

Roger (Nimier)

RUE FROMENTIN

TIRAGE : NC

PRIX : 14 EUROS ; 70 P.

ISBN : 978-2-919547-10-4

Sortie : 27 SEPTEMBRE



20 SEPTEMBRE > CORRESPONDANCE France

Mère de sa fille

Les lettres de la légendaire Sido à « Minet Chéri », son écrivaine de fille, dévoilent la femme d'influence et la mère imposante derrière le personnage littéraire.



Sido, née Adèle Eugénie Sidonie Landoy, mythifiée par sa fille cadette Colette, est morte il y a cent ans, le 25 septembre 1912, à 77 ans. « *Le personnage principal de toute ma vie* », dira d'elle son écrivaine de fille, désignée dans les quelque 400 lettres réunies ici par « *Minet chéri* », « *mon toutou chéri* », « *mon poulet blanc* » ou encore « *trésor si beau* »... Préfacées par le spécialiste Gérard Bonal et accompagnées de notes, d'un index et d'un cahier photos, ces lettres qui débutent en 1903 lorsque Colette, 30 ans, vit encore avec Willy, permettent de mesurer l'écart entre la vraie Sido et le personnage inventée des années plus tard par sa fille. De retrouver aussi la liberté d'être de cette femme de caractère, athée déclarée dont la seule dévotion allait à la nature, aux animaux et, par-dessus tout, à ses quatre enfants, Juliette et Achille, le fils préféré, médecin, nés d'une première union avec un propriétaire terrien alcoolique mort prématurément, Léo et Sidonie Gabrielle, fils et fille de Jules Colette. Se dessine dans l'énergie de son écriture, pleine de spontanéité et de vivacité, le portrait plus

nu d'une mère terriblement imposante, à l'amour possessif qui sait user de toutes les nuances du chantage affectif. Mère qui ne se prive pas de critiquer les choix de son enfant qu'elle sait exceptionnellement douée. « *Quel dommage quand on a un talent comme le tien, d'aller danser au théâtre.* » « *Rien de bien saillant* », note-t-elle souvent, tenant la chronique d'un quotidien trivial, terrien (santé, météo, problèmes financiers récurrents), qui cohabite avec de hautes aspirations esthétiques, accusant réception de cadeaux divers (chocolat, thés, fleurs, photos, coupures de presse...) que lui envoie Colette dont on lit en creux la distance respectueuse. « *Ecris-moi* », « *Quand viens-tu ?* ». Ces suppliques qui ponctuent presque toutes les lettres se font plus pressantes encore à la fin quand Colette semble de plus en plus échapper à l'influence maternelle. Elle n'assistera pas à l'enterrement de Sido, ne portera pas le deuil mais construira, de *La maison de Claudine* à *La naissance du jour*, et bien sûr *Sido*, l'un des plus beaux mausolées littéraires dédiés aux déesses mères.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Sido

Lettres à Colette

PHÉBUS

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET

ANNOTÉE PAR GÉRARD BONAL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 544 P.

ISBN : 978-2-7529-0747-9

Sortie : 20 SEPTEMBRE



9 782752 907479

13 SEPTEMBRE > ROMAN Australie

Les rendez-vous

La « Bibliothèque étrangère » du Mercure de France propose un deuxième roman de Gail Jones.



Installée à Sydney depuis six semaines, Ellie est émerveillée par ce qu'elle voit de la fenêtre du train. Elle se souvient de ses années d'école, de Mrs Morrison, sa professeure de cinquième et de ses gros mollets. James, lui aussi, arrive en ville par le train. A l'adolescence, quand tous deux avaient 14 ans, il a été le jeune amant d'Ellie. Alors qu'approche l'heure de leurs retrouvailles, le voici qui a conscience de se disloquer, de n'être plus que « *fissures et béances* », tandis qu'une chanson de Coldplay trotte dans sa tête, qu'il cherche à éloigner ses angoisses en avalant un comprimé de Xanax.

Asiatique aux cheveux gris, Pei Xing se mélange également à la foule urbaine. Elle achète une glace à son ami Aristos, exilé comme lui en Australie vers la fin des années 1980. Pei Xing sait « *qu'aucune âme n'était exempte de la mort soudaine* », songe à celle d'Aristos et au fait qu'elle se sent vieillir. Pei Xing travaille à l'université.

Jadis son père, qui raffolait du *Docteur Jivago*, lui expliquait que nous possédons tous « *une musique intérieure* ».

Quant à Catherine Healy, elle a vécu à Dublin et à Londres avant de s'enfuir aux antipodes parce qu'elle n'en pouvait plus. Journaliste, elle adore depuis les accents australiens, « *leur sonorité râpeuse* ». En elle, Catherine garde le goût de la bouche pulpeuse de son amant, Luc, avec qui elle vient de faire l'amour...

Déjà remarquée avec *Pardon* (Mercure de France, 2008), qui a été traduit en dix langues, Gail Jones a bâti ici un édifice littéraire audacieux qui se déroule en un seul et même jour radieux de janvier à Sydney. La romancière australienne distille une mélancolie subtile à mesure qu'elle plonge à l'intérieur de ses personnages, qu'elle sonde les souffrances qui les fondent, leurs espoirs, leurs peines et leurs joies. Sa musique est de toute beauté. AL. F.

Gail Jones

Cinq carillons

MERCURE DE FRANCE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(AUSTRALIE) PAR JOSETTE

CHICHEPORTICHE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 22,90 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-7152-3211-2

Sortie : 13 SEPTEMBRE



9 782715 232112

27 SEPTEMBRE > RÉCITS France

Tombe la neige



En 1992, Roger Grenier consacrait à Tchekhov l'un de ses plus beaux livres (publié chez Gallimard dans la collection « L'un et l'autre »), *Regardez la neige qui tombe*. Vingt ans après, dans *Brefs récits pour une longue*

histoire, le volume le plus tchékhovien et adamantin de son œuvre, il met en pratique ce beau programme élégiaque. Chacune des treize très courtes nouvelles qui composent ce recueil ne raconte rien d'autre en somme que l'histoire de messieurs (de dames, moins souvent) qui regardent tomber la neige, passer le temps. Un trio amoureux se forme et se



défait du côté de Clermont-Ferrand, une star déchue du cinéma muet se souvient des mois où elle fut dompteuse de tigres, un vieil homme se demande si la maîtresse de ses jeunes années a finalement mis à exécution ses projets de suicide et songe à l'imiter, un violoncelliste, musicien de brasserie, découvre l'amour avec une fille de joie qui n'est que de passage. Cette humanité disparate, rassemblée à l'appel de la littérature, pourrait n'être que cafardeuse. Elle est lumineuse de vie et de mélancolie. Comme dans l'histoire qui clôt le volume et lui donne son titre, *love story* empêchée et traversant les années et les décennies entre le narrateur (qui ressemble trait pour trait à l'auteur) et une femme qui pense mal et aime bien, Argentine d'origine italienne, rencontrée à Pau et dans l'enfance, égarée à Vienne et jamais tout à fait oubliée à Paris. Roger Grenier nous rappelle l'immense styliste, l'architecte délicat du souvenir, qu'il demeure.

O. M.

Roger Grenier

Brefs récits pour une longue histoire

GALLIMARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 13,90 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-07-013782-4

Sortie : 27 SEPTEMBRE



9 782070 137824

20 SEPTEMBRE > LITTÉRATURE Etats-Unis

Fitzgerald ou le malentendu

Et si on le lisait enfin, débarrassé de ses mythes ?



S'il est un écrivain à la fois illustre et mal connu, c'est bien **Francis Scott Fitzgerald** (1896-1940), dont la légende sulfureuse, la vie de bamboche, les échecs et les dérives ont été promus à l'état de mythes, obscurcissant son œuvre même. Et cela de son vivant, plus ou moins avec son consentement et celui de Zelda, son alter ego, sa complice, ou son âme damnée – au gré des interprétations, témoignages et biographies.

Mis à part deux romans « cultes », *Gatsby le magnifique* et *Tendre est la nuit*, et quelques nouvelles éparses, le public français n'avait guère accès à l'œuvre complète publiée par l'écrivain de son vivant, et notamment ses quatre recueils de nouvelles – dont certains majeurs, comme *Contes de l'âge du jazz*. Une édition monumentale semblait donc nécessaire, à la fois exhaustive, retraduisant les titres parus il y a plusieurs décennies dont les traductions avaient vieilli, et traduisant les textes demeurés inédits. Choix d'articles ou « essais personnels », en particulier, qui figurent



dans le tome II de ce considérable chantier, dirigé par Philippe Jaworski, entouré d'une équipe de traducteurs émérites.

On trouvera aussi, dans le volume II, et augmentée d'un passionnant dossier, la version laissée inachevée par Fitzgerald à sa mort, le 21 décembre 1940, de son dernier roman, connu en français sous le titre *Le dernier nabab*, alors que l'auteur l'avait intitulé « Stahr. A romance ».

Au cours de sa vie d'écrivain – plutôt brève, même s'il a fait jouer dès l'âge de 13 ans ses premières pièces de théâtre –, Fitzgerald embarrassa ses contemporains, qui ne savaient guère où le situer, s'ils devaient le considérer comme un génie (à l'instar d'Hemingway ou de Dos Passos, qui furent de ses amis avant de s'éloigner de lui,

devenu difficilement supportable) ou comme un raté superficiel, tout juste bon à signer dans *Esquire*. Du coup, la critique américaine s'est volontiers réfugiée dans des clichés « générationnels » ou « mythifiants », faisant des Fitzgerald un couple de people destroy, plutôt que de les lire – puisque Zelda écrivait aussi. Soixante-douze ans après la mort de Francis Scott Fitzgerald, il est grand temps de le lire enfin, tel qu'en lui-même et tel qu'il a organisé son œuvre, revoyant chaque texte avec une extrême minutie et, dans le cas de ses recueils de nouvelles, les composant avec soin. Ce qui n'est pas la marque d'un raté. Car même dans les pires moments de son existence, quand il était fauché, ou lorsqu'il se laissa esclavagiser par Hollywood, Fitzgerald, qui ne jetait rien, travailla sans relâche, sûr d'une seule chose : sa vocation d'écrivain. J.-C. P.

Francis Scott Fitzgerald

Romans, nouvelles et récits, t.1 et 2

GALLIMARD
« BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE »

TOME I
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 70 EUROS ; 1648 P.
(62,50 EUROS JUSQU'AU 31.1.2013)
ISBN : 978-2-07-012175-5



TOME II
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 70 EUROS ; 1792 P.
(62,50 EUROS JUSQU'AU 31.1.2013)
ISBN : 978-2-07-013746-6



Sortie : 20 SEPTEMBRE

4 OCTOBRE > NOUVELLES Irlande

Vivaces

L'Irlande, le désir, le conflit et la solitude dans les huit nouvelles de **Claire Keegan**.



Pour ceux qui n'auraient pas encore succombé au charme de la nouvelliste irlandaise, Claire Keegan, voici une nouvelle occasion de découvrir son univers fort et délicat, Sabine Wespieser faisant paraître un troisième titre, deuxième recueil de nouvelles après *L'Antarctique* et la novella *Trois lumières*, tous deux disponibles en 10/18.

A l'exception de « Près du bord de l'eau », une nouvelle un peu à part, qui se passe au Texas, on retrouve le cadre et l'atmosphère familière de l'écrivaine : une Irlande de vent et de pluie, de côtes sauvages, de tourbière, de campagnes agricoles... Et la violence archaïque et sourde des liens entre les hommes et les femmes, entre les parents et leurs enfants. Une sorte de guerre qui se tient rarement front contre front mais qui se lit dans les vérités entendues derrière des portes, dans le dos des intéressés. On se moque, on médit, on insinue, on sous-entend. La cible – le prêtre qui observe la jeune mariée pendant la cérémonie d'« A travers les champs bleus », le brigadier, « grand homme de l'IRA » de « Renon-



cement », nouvelle inspirée d'une anecdote racontée par John McGahern – pressent qu'elle est le sujet de ces conversations qui s'interrompent quand elle s'approche. Mais rien n'est jamais ouvertement formulé. Ou alors c'est un récit indirect qui révèle : dans « La fille du forestier », une mère de famille mal mariée qui a le don de raconter des histoires se servira de l'une d'elles pour se livrer et régler ses comptes. Habitée d'une forme d'endurance, qui n'est jamais de la résignation, et un peu sorcières, les personnages féminins des histoires de Claire Keegan apparaissent d'une détermination sauvage, vivace. Face à elles, des hommes mal dégrossis, brutaux dans leurs façons comme dans leurs sentiments. « Maintenant qu'il en connaissait une, Stack avait conscience qu'il ne comprendrait jamais les femmes. Elles flairaient la pluie,

déchiffraient l'écriture des médecins, entendaient l'herbe pousser », constate dans « La nuit des sorbiers » le vieux garçon solitaire qui partage sa vie avec une chèvre avant qu'une étrange voisine ne vienne s'installer dans la maison mitoyenne. Bien d'autres thèmes traversent ces huit nouvelles parfois difficiles à situer dans une époque précise : l'importance des corps, de la chorégraphie domestique – mettre une bûche dans la cheminée, faire chauffer l'eau du thé... –, la magie et les superstitions, les franges entre folie et raison. Le point de bascule entre le non-dit et l'exprimé. « Le cadeau d'adieu », où une jeune fille quitte la maison familiale pour prendre l'avion pour les Etats-Unis, est un modèle d'équilibre entre toutes ses tensions.

« *Quelque chose dans l'œuvre était fondamental et simple* », note le personnage d'écrivaine en résidence dans « Une mort lente et douloureuse ». On ne saurait mieux qualifier ce qui se joue dans les admirables histoires de Claire Keegan. V. R.

Claire Keegan

A travers les champs bleus

SABINE WESPIESER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR JACQUELINE ODIN
TIRAGE : 6 500 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 272 P.
ISBN : 978-2-84805-118-5
Sortie : 4 OCTOBRE



20 SEPTEMBRE > ROMAN Etats-Unis

Les racines du mal

Le Seuil propose la traduction d'un nouveau roman de William Gay, mort en février.



En 2010, on découvrait en France l'univers tendu et lyrique de William Gay, né en 1943 à Hohenwald dans le Tennessee, avec la traduction au Masque de *La mort au crépuscule* (repris en Folio policier), le troisième et dernier roman, qui fut ensuite couronné par le grand prix de Littérature policière et le prix Mystère de la critique. Ancien soldat de la guerre du Vietnam – il avait ensuite été couvreur, charpentier et peintre en bâtiment –, Gay a disparu en février dernier. Cependant, son editrice en France, Marie-Caroline Aubert, continue à importer son œuvre. Voici que paraît son premier roman, *La demeure éternelle*, qui date de 1999.

Le prologue se déroule en 1933. Charpentier de métier et un peu agriculteur, Nathan Winer est père d'un fils de sept ans, également prénommé Nathan. Bien mal lui a pris d'aller démolir l'alambic de whisky de Dallas Hardin, un odieux personnage. Un soir de pluie où Winer senior se présente chez Hardin, celui-ci le tue et se débarrasse du cadavre. Dix ans plus tard, Winer junior n'a jamais su ce qui était arrivé à son père, mais n'a jamais cru qu'il était parti de la maison. Ouvrier agricole, le jeune

homme manie la pelle, plante et manipule la terre pour gagner deux dollars par jour. Son employeur est un éleveur de volailles, Herman Weiss, qui affirme communiquer sans intermédiaire avec plusieurs chefs d'Etat et prétend avoir inventé le Coca-Cola. Nathan s'est lié d'amitié avec William Tell Oliver, un vieil homme qui habite une maison en planches et lui apprend à distinguer le jellico du ginseng. Nathan va être amené à travailler pour Hardin, une crapule au visage de vautour qui sait qui elle peut manipuler et qui lui résistera. Dans les parages, on note aussi la présence de Grande-Gueule Hodges. Un type aux yeux de farfadet halluciné, qui ne peut s'empêcher de faire le mal où qu'il aille et a « une certaine attirance pour la malchance »...

La demeure éternelle n'est pas un polar. William Gay n'a que faire du suspense, il s'intéresse d'avantage au sentiment tragique de la vie, à la mythologie, tout en sondant les âmes de ses protagonistes. L'Américain confirme ici qu'il était un styliste incroyable ayant l'art de la scène et de l'ambiance, un prosateur tirant le meilleur parti de son décor et des éléments. AL. F.

William Gay

La demeure éternelle

SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR JEAN-PAUL GRATIAS

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-02-106798-9

SORTIE : 20 SEPTEMBRE

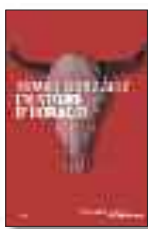


9 782021 067989

27 SEPTEMBRE > ROMAN Colombie

Quelle famille !

Après *Au commencement était la mer*, Carnets Nord propose la traduction d'un nouveau roman du Colombien Tomás González.



Dans la Colombie des années 1960, Horacio est un homme proche de la mort, mais qui ne le sait pas encore. Le héros du deuxième roman traduit en français de Tomás González, après *Au commencement était la mer* (Carnets Nord, 2010), a une épouse, six filles, un fils, cinq belles-sœurs, deux vaches, un taureau et une Volkswagen noire avec à peine 2 000 kilomètres au compteur. Monsieur vit « du commerce en général mais préférerait le commerce des antiquités ». Antiquités qu'il achète souvent aux curés des villages ou déniche dans des dépôts de ferraille. Il est secondé par Pachó Luis, un type capable de projeter « un crachat entre ses dents à plus de cinq mètres de distance ».

Horacio n'a pas toujours une existence des plus faciles. Jeronimo, son fils, est le genre de garçonnard à tripoter les fesses de la cuisinière ou à lancer des oranges pourries sur les passagers du bus, planté dans le virage ! Elève surprenant, il

est toujours premier en début d'année, avant de cesser de travailler, de « passer son temps à roter en classe et à imiter le chant du coq ou le grognement des cochons ». Horacio rêve parfois « qu'il était mort et qu'on était en train de le veiller, ou qu'on l'avait enterré vivant, ou qu'il avait perdu la vue » !

Sa femme Margarita prend beaucoup de temps pour s'appliquer sur le corps diverses crèmes hydratantes mais a rarement envie de faire l'amour avec lui. Et pour ne rien arranger, voilà encore que sa précieuse Volkswagen se retrouve dans le dépôt de la police...

Né en 1950 à Medellín, en Colombie, Tomás González a vécu une vingtaine d'années aux Etats-Unis avant de rentrer dans son pays. Déroutant et cocasse à la fois, *L'histoire d'Horacio* montre un écrivain capable de jouer habilement sur les contrastes. Son atypique et enlevé portrait de famille vaut le détour.

AL. F.

Tomás González

L'histoire d'Horacio

CARNETS NORD/
ÉDITIONS
MONTPARNASSE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE)

PAR DELPHINE VALENTIN

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-35536-062-6

SORTIE : 27 SEPTEMBRE



9 782355 360626

19 SEPTEMBRE >

PHILOSOPHIE Québec

La vie des morts vivants



Le zombie, c'est le personnage de l'après-catastrophe. La philosophie du zombie consiste donc à s'interroger sur la notion d'apocalypse. Et pour cela, rien de mieux que de puiser dans le cinéma, grand

pourvoyeur de créatures de ce genre avec la fameuse trilogie des morts vivants de George Romero.

Professeur en histoire de l'art à l'université Laval, à Québec, Maxime Coulombe étudie les représentations de la société contemporaine. On lui doit déjà deux ouvrages : *Imaginer le posthumain* (Presses de l'université Laval, 2009) et *Le monde sans fin des jeux vidéo* (Puf, 2010). Cette fois, il s'empare d'un autre symptôme, le zombie haïtien des cultes vaudous transformé par la culture populaire américaine.



Maxime Coulombe ne s'affiche pas comme un zélateur du zombie. Il veut simplement nous montrer ce qu'il nous dit de la société, des hommes et de cette « inquiétante étrangeté » analysée par Freud. D'ailleurs sa *Petite philosophie du zombie* fait notamment appel à Deleuze, Didi-Huberman, Aby Warburg, Agamben, Foucault ou Žižek.

Figure grotesque, le zombie est un corps sans sujet, sans pensée, sans conscience de soi. Abject, troué et sans frontières, il s'oppose au corps lisse et délimité de la pub et du docteur Dukan. Il révèle la zone d'ombre du monde et notre incapacité à rêver un autre futur dans notre déni de la mort.

Donc, ne zappons pas le zombie ! Il terrorise, certes, mais surtout il porte le doute sur la singularité de l'homme et de la société occidentale. C'est pourquoi la philosophie de ce petit guide très malin peut se résumer à : les morts vivants ont beaucoup de choses à nous apprendre sur la vie...

LAURENT LEMIRE

Maxime Coulombe
Petite philosophie du zombie

PUF, « LA NATURE HUMAINE »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-13-058940-2

SORTIE : 19 SEPTEMBRE



9 782130 589402

27 SEPTEMBRE > CHRONIQUES Chine

Le premier blogueur du monde

Cinq ans de chroniques d'une absolue liberté, par la plus grande star chinoise.



En 2010, le magazine américain *Time* classait Han Han parmi les cent personnalités les plus influentes du monde, devant Barack Obama soi-même ! Quant au plus célèbre des artistes dissidents chinois, Ai Wei Wei, lui-même star internationale et blogueur impénitent, il dit de lui : « Il sera le fossoyeur des écrivains de la vieille génération. » Pendant ce temps-là, le garçon, né à Shanghai en 1982 et qui a obtenu son premier succès auprès de ses jeunes compatriotes dès son premier roman, *Les trois portes* (Lattès, 2004), alors qu'il avait à peine 17 ans et venait d'abandonner ses études, continue de déployer une activité frénétique.

Outre son blog, très bien écrit – ce dont il se montre particulièrement fier –, très littéraire et très fréquenté (400 millions de visites en cinq ans !), il continue d'écrire et de publier ses propres livres, dirige deux revues littéraires financées sur ses fonds personnels, joue les comédiens, notamment pour des publicités, et mène aussi un brillant parcours de coureur automo-

bile. Sans le vouloir, semble-t-il, puisqu'il déclare : « Je suis un simple lettré, pas un intellectuel public », ni un « leader d'opinion », ni un « rebelle », Han Han incarne cette Chine nouvelle, affamée d'ouverture, de modernité, de toutes les libertés, à la fois profondément chinoise et assez occidentalisée. Et en tout cas décomplexée par rapport à l'un des dogmes de base du communisme et de son avatar maoïste : l'argent. Il est vrai que M. Deng est passé par là avec son « Enrichissez-vous », et que la nomenklatura du PCC lui a bien obéi, dont les enfants, les « petits princes rouges », roulent aujourd'hui à poil en Ferrari !

Han Han, lui, n'est pas de ceux-là, mais il avoue quand même gagner 2,3 millions de yens par an, soit entre 200 000 et 300 000 euros. Tout en précisant que, s'il jouait à fond le jeu du business, il pourrait palper cent fois plus. Pas question. Il préfère son indépendance, et préserver sa position somme toute plutôt confortable : sa formidable célébrité nationale le protège des foudres officielles : juste quelques tracasseries sporadiques, contrairement à Ai Wei Wei, persécuté parce que plus connu en Occident que dans son propre pays.

Alors, sans prétendre « changer les choses », Han

Han joue le rôle de l'empêcheur de penser en rond. Ses cibles privilégiées sont les médias officiels, dont CCTV, la télé d'Etat, ou encore cette belle unanimité de façade que la Chine affiche en toute occasion. Han Han, par exemple, est l'un des rares à s'être élevé contre les JO de Pékin, et à dire leur fait à ses compatriotes, qu'il appelle méchamment des « shitoyens ». Il écrit encore, par exemple : « Quant à berner et à utiliser les masses, il n'y a aucun pays qui puisse rivaliser avec le nôtre ».

Tout son art est là, et aussi son arme principale : l'ironie, les allusions et références à des réalités précises dont la portée échappe parfois au lecteur occidental, mais que nous devinons. Han Han ne pose pas au rebelle, on l'a vu. Saluons simplement son courage, sa liberté et sa personnalité d'exception, qui nous donnent très envie de le rencontrer. Pour l'instant, il n'est pas prévu qu'il vienne en France, trop accaparé sans doute par ses courses de bolides.

J.-C. P.

Han Han

Blogs de Chine

GALLIMARD,
« BLEU DE CHINE »

TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 24,90 EUROS ; 386 P.
ISBN : 978-2-07-013763-3
SORTIE : 27 SEPTEMBRE



9 782070 137633

20 SEPTEMBRE > ESSAI/BEAU LIVRE France

Versailles est une fête

Michel Jeanneret signe un essai sur l'esthétique aussi fastueuse qu'inquiétante du château du Roi-Soleil et établit une édition du récit des festivités versaillaises par l'historiographe de cour André Félibien.



Matée la Fronde du parlement et des nobles ! Finis le désordre et l'incurie !... La France de Louis XIV marche au pas, mais d'un de ces pas gracieux tel que le Roi-Soleil les exécutait dans d'éblouissantes mises en scène. L'absolutisme se donne un visage courtois : lors de fêtes munificentes, le souverain affublé d'une perruque ou d'un casque se représente en Apollon, dieu civilisateur, vainqueur des ténèbres et ordonnateur de l'harmonie du monde. La propagande royale est réglée au millimètre près par des architectes (Henri de Gissey, Louis Le Vau), des peintres et des décorateurs (Charles Le Brun), des jardiniers (André Le Nôtre), des musiciens et des dramaturges (Lully, Molière, Racine). Versailles est le théâtre de réjouissances sublimes : « Les plaisirs de l'Ile enchantée » en 1664 durent sept jours ; la nuit de juillet 1668 qui célèbre

la victoire du roi en Flandre est féérique ; celle donnée en 1674 en l'honneur de la conquête de la Franche-Comté non moins enchanteresse. Rien ne manque au spectacle : agapes somptueuses, feux d'artifices, jets d'eau...

L'historiographe du roi André Félibien (1619-1695) évoque le château transformé en « palais de cristal bâti dans l'eau ». Ce théoricien de la peinture relate dans *Les fêtes de Versailles* ces festivités avec un style qui va au-delà de la rhétorique louangeuse et s'apparente, selon Michel Jeanneret, éditeur et préfacier de ces textes, au « réalisme magique » : « Mille feux sortaient du milieu de l'eau qui, comme furieux et s'échappant d'un lieu où ils auraient été retenus par force, se répandaient de tous côtés. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles et des autres animaux de bronze [...] semblaient aller secourir les premiers et, se jetant dans l'eau sous la figure de plusieurs serpents, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisaient une rude guerre. »

C'est un univers fantastique et parfois inquiétant que Félibien dépeint là. Car si Versailles, avec ses jardins « à la française », est devenu l'étalon du goût classique, une espèce de baroque assagi par l'esprit de géométrie cartésien (vers les années 1680, le souci de perfection formelle l'emporte sur la fantaisie), ce fameux classicisme ne respire une séré-

nité qu'apparente, voire illusoire. Abordant aussi bien l'architecture que la littérature ou la philosophie, l'essai du même Jeanneret, *Versailles, ordre et chaos*, montre que tout se passe comme si, partout dans ce décor maîtrisé que sont le château et son parc, on eût voulu maintenir à distance les forces obscures d'un désordre primordial : « Sous la beauté du spectacle transparait le combat de la culture contre la nature, de la civilisation contre la barbarie – une lutte victorieuse, mais fragile et de toujours recommencée. » La langue polie et l'urbanité des mœurs du Grand Siècle masquent mal une vision pessimiste de l'homme : l'esprit est toujours la dupe du cœur (La Rochefoucauld), le moi est haïssable (Pascal), l'homme est un loup pour l'homme (Hobbes), etc.

SEAN J. ROSE

Michel Jeanneret

Versailles, ordre et chaos

GALLIMARD

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 38 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-07-013638-4



9 782070 136384

André Félibien

Les fêtes de Versailles

GALLIMARD

« LE CABINET DES LETTRÉS »

GRAVURES DE JEAN LE PAUTRE ET FRANÇOIS CHAUVEAU ; ÉDITION DE MICHEL JEANNERET
TIRAGE : 2 500 EX.
PRIX : 17,90 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-07-013832-6
SORTIE : 20 SEPTEMBRE



9 782070 138326

20 SEPTEMBRE > **ESSAI** France

Le laboratoire des vies modernes

Bruno Latour ouvre un vaste chantier sur nos modes d'existence. Dans un livre et sur Internet.



Imaginez que vous souhaitiez dresser une carte aussi précise que possible des chemins de la connaissance. Aujourd'hui, vous ne pourriez vous passer du GPS et d'Internet pour actualiser le contenu. C'est exactement le propos de ce projet collectif et ambitieux baptisé de l'acronyme anglais Aime (An inquiry into modes of existence), et qui donne en français : *Enquête sur les modes d'existence*.

En 1991, Bruno Latour publiait *Nous n'avons jamais été modernes* (La Découverte). Ce philosophe qui étudie les rapports des sciences avec les autres formes de cultures expliquait combien les innovations technologiques avaient fini par entrer dans nos existences.

Ce nouveau livre n'est qu'un avant-propos, une mise en appétit pour une vaste enquête prolongée par un environnement numérique et un site (1). Par ce projet Aime, le professeur qui enseigne aujourd'hui à Sciences po, après Harvard et la London School of Economics, complète cette réflexion amorcée il y a plus de vingt ans.

MANUEL BRAUN/LA DÉCOUVERTE



Bruno Latour

L'ouvrage se présente comme une « plateforme de recherche collaborative ». Il fait entrer le lecteur dans ce laboratoire des vies modernes et se propose d'en expliquer le mode d'emploi et les codes utilisés. Comme pour toute visite de laboratoire, aussi bien expliquée soit-elle, on éprouve une sorte d'appréhension, surtout lorsqu'on saisit l'ampleur de l'investigation. Bruno Latour explique qu'il s'agit ni plus ni moins de faire « l'inventaire des Modernes afin de savoir de quoi nous devons hériter ». Les Modernes, c'est nous, évidemment, et l'héritage un capharnaüm, un cabinet de curiosités dans lequel il faut faire le tri pour savoir ce qui nous appartient en commun.

Dans cet ouvrage, qui développe un travail solitaire commencé en 1987, Bruno Latour revient sur les nombreux sujets abordés dans son œu-

vre : les sciences bien sûr, mais aussi le droit, la religion, la diversité des cultures, les valeurs, le discours, le rationnel, la fabrication des faits, la connaissance.

On y retrouve le double effet Latour. Quand on croit en avoir terminé avec une idée, une autre survient. Et ainsi de suite. On est alors entraîné dans un réseau immense qui finit par former une image, comme les pièces d'un puzzle qui s'assemblent. Voici donc un objet totalement inédit, innovant, et ambitieux. Un projet de grande ampleur qui fleurit bon les bifurcations et les diagonales chères à Caillois, une initiative qui intervient au moment où des géologues ont nommé « anthropocène » cette période où l'homme devient un acteur décisif de l'avenir de la planète. Ce livre n'est en fin de compte que la mise en place d'un immense travail participatif. Avec cette enquête sur les Modernes, Bruno Latour démontre qu'il est à la pointe de la... modernité. L. L.

(1) <http://www.modesofexistence.org>

Bruno Latour

Enquêtes sur les modes d'existence : une anthropologie des Modernes

LA DÉCOUVERTE

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 26 EUROS ; 504 P.

ISBN : 978-2-7071-7347-8

SORTIE : 20 SEPTEMBRE



27 SEPTEMBRE > **SOCIOLOGIE** France

Village global

Le sociologue **Jean-Pierre Le Goff** livre avec *La fin du village* une somme historique et sociologique. Sur un village, mais aussi sur la France et le XX^e siècle.



C'est un bourg de Provence banal, entre Luberon et Durance. Cadenet : ses ruelles pittoresques, son amicale bouliste, son accent du Sud et ses anciens ateliers de vannerie. Mais aussi ses magasins de santons et de lavande, ses chômeurs immigrés, ses activités « éco-citoyennes » offertes par le parc naturel du Luberon, ses vieux chasseurs mécontents. Banal. Jean-Pierre Le Goff, que l'on connaît pour ses travaux sur l'entreprise et la politique, lui consacre près de 600 pages, denses et documentées. Étonnant. Le plus étonnant étant que le tout passionné.

C'est qu'il ne s'agit pas seulement de la monographie d'un amoureux : si le chercheur ne cache pas son attachement pour un village où il a noué des liens d'amitié, loin de lui l'idée d'en faire un tableau anecdotique. Il postule au contraire que son évolution est le « miroir » de celle qu'a connue la France depuis la dernière guerre. A petite comme à grande échelle, la même dynamique est à l'œuvre, qui bouleverse les structures communautaires traditionnelles et l'inscription de l'individu en leur sein. Le

CATHERINE HÉLÈ



Jean-Pierre Le Goff

travail artisanal et les fêtes de l'ancien temps ont été remplacés par les mouvements pendulaires, la tertiarisation et les animations culturelles municipales, dont les injonctions à participer trahissent le peu d'espoir de resserrer les liens entre les habitants. Le jargon écologique du parc naturel a sanctuarisé un territoire ancestralement dévolu à la chasse, et le tourisme a remplacé l'économie rurale traditionnelle. Toutes ces métamorphoses sont passées au crible, disséquées par le sociologue, et l'on n'oubliera pas de sitôt les récits des « anciens » sur les soirées du village dans les années 1950, confrontés à la description des ruelles vidées où bruissent les téléviseurs. Si ces phénomènes sont bien connus, le mérite de cet essai est de les incarner, de les rendre tangibles, avec un luxe de détails qui désespère tout amateur du sacro-saint « comme au

bon vieux temps ». Car c'est là la force de cet ouvrage : le passéisme y est décortiqué tout autant. L'auteur discerne en effet, inhérente à la modernisation effrénée du pays, une nostalgie toujours plus prégnante d'un passé révolu et idéalisé. Combien d'entretiens tristement savoureux avec des néoruraux déçus de n'avoir pas trouvé à Cadenet la chaleur des films de Pagnol – alors même qu'ils refusaient pour leurs enfants l'école communale... Si l'auteur ne cache pas son regret de voir disparaître une certaine époque, il n'en attribue pas moins la responsabilité à ceux qui la voudraient comme sur le catalogue, tels ces touristes, passant en voiture au milieu d'un cortège funèbre, qui se réjouissent entre eux de voir « un vrai enterrement de village »... Rien d'étonnant, en somme, à l'intérêt de Jean-Pierre Le Goff pour ce village ; il est aussi le miroir de ses thèmes de prédilection : la prévalence du langage managérial dans tous les domaines, la mutation du rapport au politique, celle du lien interindividuel. Ou comment un village devient métaphore du siècle.

FANNY TAILLANDIER

Jean-Pierre Le Goff

La fin du village : une histoire française

GALLIMARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 26 EUROS ; 592 P.

ISBN : 978-2-07-077442-5

SORTIE : 27 SEPTEMBRE



27 SEPTEMBRE > ENQUÊTE France

Un Arabe parmi les Justes ?

Mohammed Aïssaoui mène l'enquête sur l'attitude des musulmans à l'égard des Juifs durant la guerre.



Dès son premier livre, *L'affaire de l'esclave Furcy* (Gallimard, 2010, prix Renaudot essai), Mohammed Aïssaoui, journaliste au *Figaro littéraire*, s'est créé une spécialité : enquêter, sans idée préconçue ni manichéisme.

Ainsi, après l'histoire du premier esclave noir éduqué à s'être révolté contre son maître blanc, le voici qui pose une question à la fois fondamentale et plus ou moins occultée : pourquoi, parmi les 24 000 Justes parmi les nations, ainsi reconnus par l'Etat d'Israël et la communauté internationale pour avoir caché, sauvé des Juifs durant la dernière guerre, n'y a-t-il pas un seul Arabe, pas un musulman de France ou du Maghreb ?

Pourtant, tous les musulmans n'étaient pas antisémites. Il est vrai que le grand mufti de Jérusalem, lui, Amin al-Husseini, était un ami de Mussolini et de Himmler, sympathisant du Reich par « haine du Juif ». En revanche, le roi du Maroc Mohamed V, grand-père de l'actuel souverain, ne cachait pas ses sympathies et protégea de son mieux ses sujets juifs, et un imam de la Grande Mosquée de Paris, Abdelkader Mesli, fut, selon les recherches d'Aïssaoui, le

seul Arabe déporté en camp de concentration. Or, justement, le personnage central de cette histoire, le seul Arabe qui pourrait prétendre à rejoindre les Justes, s'appelait Si Kaddour Benghabrit, un Marocain qui fut le premier recteur de la Grande Mosquée de Paris, de 1926 à sa mort, en 1954. Et il aurait sauvé 1 732 Juifs en les faisant s'échapper par les souterrains de sa mosquée. Comment expliquer, si cela est attesté, qu'il n'ait pas son nom au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem ?

Le journaliste s'est fait « le biographe des fantômes », a dépouillé des tonnes d'archives, interrogé les rares témoins encore vivants (dont Philippe Bouvard ou Elie Wiesel), sans parvenir à se faire une religion. Benghabrit était-il un saint homme, ou un politicien ambigu, soupçonné de liens avec de hauts dignitaires de Vichy, et de malversations ? Le livre, enquête sur l'enquête, est impeccable, passionnant. Juste un peu froid : on s'étonne du retrait de l'auteur, lui-même d'origine algérienne. Pudeur d'un écrivain qui, « en écoutant le témoin, devient témoin à son tour », selon la belle formule de Wiesel. J.-C. P.

Mohammed Aïssaoui

L'étoile jaune et le croissant

GALLIMARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-07-013891-3

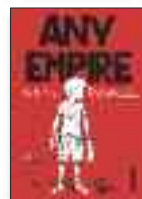
SORTIE : 27 SEPTEMBRE



9 782070 138913

3 OCTOBRE > BD Etats-Unis

Une histoire de violence



Embrassant dans un même mouvement la violence des adolescents et celle de la société où ils grandissent, *Any empire* est à ce jour le livre le plus ambitieux de Nate Powell, dont deux autres sont parus en

français. Dans *Swallow me whole* (Casterman, 2010), qui lui a valu un prestigieux Eisner Award, le jeune Américain, né en 1978 à Little Rock (Arkansas), s'intéressait déjà aux obsessions adolescentes. Avec *Le silence de nos amis* (Casterman, 2012), sur un scénario de Mark Long et Jim Demonakos, il se penchait sur la violence raciste dans l'Amérique de la fin des années 1960. Cette fois, les armes, la guerre, les soldats sont omniprésents sous forme de jouets, de réminiscences et de fantasmes, ou grandeur nature dans une œuvre dans laquelle le Nate Powell a mis beaucoup de lui-même.

Lee, son personnage principal, porte d'ailleurs le même nom de Powell. La rencontre de cet ado plutôt introverti avec une bande de garçons, emmenée par le troublant Purdy, va le projeter dans un univers de violence sourde à laquelle il ne s'attend pas. Ses rêveries guerrières se trouvent fracassées par une réalité plus brutale encore, l'agressivité s'exprimant sous des formes plus insidieuses, de l'enfance à l'âge adulte, jusqu'à où le dessinateur accompagne ses personnages.



Nate Powell use d'un style expressif très influencé par la tradition eisnerienne, qu'il magnifie par un recours très ajusté aux effets de contraste entre noir et blanc. Mais il se distingue du grand Will Eisner par une économie de texte qui rend son travail plus onirique encore.

Se gardant de toute démonstration, il se contente de montrer des jeux qui semblent anodins, des rouages ordinaires de la société américaine, et fait sourdre de leur interaction une atmosphère lourde et oppressante.

FABRICE PIAULT

Nate Powell

Any empire

SARBACANE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR EMMANUELLE BEULQUE

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 304 P. ; N & B

ISBN : 978-2-84865-555-0

SORTIE : 3 OCTOBRE



9 782848 655550

20 SEPTEMBRE > ESSAI France

Les dieux sont tombés sur la tête

Bertrand Lemartinel explique comment les fondamentalistes religieux refaçonnent la géographie.



Dans les débats entre science et foi, on pense rarement à la géographie. Dans un essai vif et précis, Bertrand Lemartinel fait le tour de la question. Professeur de géographie à l'université de Perpignan Via-Domitia, et à l'image d'Yves Lacoste qui a montré combien la géographie peut être manipulée par le politique, Bertrand Lemartinel fait la même démonstration avec la religion. Jusqu'alors, les intégristes de toutes obédiences insistaient sur la biologie et la géologie. La géographie fait désormais partie de leur liste.

De la création de la Terre à l'Apocalypse, le géographe reprend cette histoire faite de pas mal de bruit et encore plus de fureur. On y croise les fondamentalistes chrétiens, juifs et musulmans qui considèrent que la Terre a 6 000 ans, que la mer Rouge s'est bien ouverte, que les frontières du Grand Israël sont désignées dans la Bible ou que le jardin biblique se trouve en Amérique... pour les

mormons ! Elucubrations que tout cela ? Oui, mais elles inquiètent l'enseignant.

Dans un discours célèbre, Jean-Paul II avait pourtant bien expliqué que Dieu n'avait pas besoin de preuves scientifiques. Sauf que, pour vaincre le doute, les fondamentalistes s'attachent à une lecture littérale des textes religieux pour unifier le monde sous leur bannière. Au passage, Bertrand Lemartinel pointe le fondamentalisme vert de certains écologistes qui divinisent la nature avec l'idée que l'homme détruit le paradis originel et mérite donc le châtiement du réchauffement climatique... A l'heure où l'on parle d'un retour de l'enseignement de la morale laïque à l'école, il serait bon de lui adjoindre quelques petites mises au point pour lutter contre l'obscurantisme et le prêt-à-penser. Sur ces sujets, le livre de Bertrand Lemartinel tombe à pic. L.L.

Bertrand Lemartinel

Et l'homme créa la Terre : quand les fondamentalistes détournent la géographie

FRANÇOIS BOURIN

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 284 P.

ISBN : 978-2-84941-337-1

SORTIE : 20 SEPTEMBRE



9 782849 413371